

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 9

Artikel: Chopin
Autor: Paderewski, I.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

SOMMAIRE : Chopin (Fragments), I. PADEREWSKI. — *Le Bois sacré*, de Hans Huber, G. HUMBERT. — Nos artistes : Mme M. Cléricy du Collet, (avec un portrait hors texte), G. H. — Société cantonale des Chanteurs vaudois : Bulletin mensuel. — La musique à l'Etranger : Belgique, MAY DE RÜDDER ; France, PAUL LANDORMY. — La musique en Suisse : Communications de l'A. M. S. Suisse romande : Genève, EDM. MONOD ; Vaud, G. HUMBERT, H. STIERLIN ; Neuchâtel, MAX-E. PORRET. — Les grands concerts de la saison 1910-1911, en Suisse (*fin*). — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie. — Calendrier musical.

ILLUSTRATIONS : FRÉDÉRIC CHOPIN.

Mme M. CLÉRICY DU COLLET, directrice de l'Ecole orthophonique de Paris.

A ses collaborateurs, à ses lecteurs, à ses amis,
à tous ceux qui la soutiennent de leurs efforts ou de leur sympathie,
la Direction de la VIE MUSICALE offre ses meilleurs vœux pour 1911.



Chopin ¹

L'IDÉE que l'art est cosmopolite est très répandue. Comme beaucoup d'idées générales, celle-là aussi est fausse. La science seule, en tant que produit de l'esprit humain, ne connaît pas de frontières. L'art, la philosophie même, comme tout ce qui a sa source au fond de l'âme humaine et vient à la fois du sentiment et de la raison, portent nécessairement une empreinte nationale. Et si de tous les arts la musique est le plus accessible, ce n'est pas qu'elle soit cosmopolite, — c'est qu'elle est d'essence cosmique.

¹ Fragments du discours prononcé à Lemberg, le 23 octobre 1910, par M. I. Paderewski, aux Fêtes du centenaire de Chopin. — Traduction de J.-T. B. et G. Humbert.

Seule aussi la musique est un art vivant. Ses atomes, ses vibrations sont des atomes de vie. Silencieuse, on l'entend. Puissante, invisible, elle est partout où est la vie : dans les murmures de la forêt comme dans le vaste cours des planètes. Elle est dans les couleurs et dans les lumières qui éblouissent nos yeux ; elle est dans la circulation de notre sang ; elle est au fond de toutes nos passions, de toutes nos douleurs. Présente partout, elle va plus loin, plus haut que la parole humaine ne put jamais aller, montant jusqu'aux sphères les plus élevées du sentiment pur et divin.

L'énergie du monde vibre dans l'espace et dans le temps. Son rythme surveille et maintient l'ordre de l'Univers, et les mélodies de Dieu flottent dans l'immensité du ciel étoilé. Les hommes, les peuples, les étoiles, les soleils, les mondes naissent pour vibrer harmonieusement, et pour eux le silence équivaut à la mort. Oui, l'âme du peuple parle, joue, chante. Comment, — nous l'entendons dans l'œuvre de Chopin...

Aucun peuple de la terre ne peut se vanter de posséder une richesse de sentiments comparable à la nôtre. La main de Dieu a tendu notre lyre nationale de cordes graves et mélancoliques aussi bien que de cordes aiguës et vibrantes. Nous savons les délices de l'amour et l'ardeur de l'action, les grandes vagues du lyrisme et la puissance des héros ; nous savons la sentimentalité des vierges et la tristesse tragique des vieillards en même temps que l'insouciant gâité de la prime jeunesse. Peut-être est-ce là notre force ? Peut-être aussi notre plus grande faiblesse ? Nous sommes changeants et nous passons en un instant des cris de joie aux lugubres sanglots, des envols de l'âme aux mornes désespoirs. En voulez-vous des preuves, vous en trouverez partout : dans notre histoire politique, comme dans celle des individus, dans les œuvres de nos créateurs comme dans l'humble labeur quotidien, — partout. Peut-être est-ce une disposition innée ? Quoi qu'il en soit, il semblerait plutôt, à regard d'autres nations heureuses, que ce fût un défaut. Et si c'est un défaut, je l'appellerais volontiers une « arythmie » nationale.

Cette arythmie est sans doute la cause de notre faiblesse de caractère, de notre incapacité malheureuse à réaliser aucune œuvre d'ensemble. C'est elle l'élément tragique de notre histoire.

Aucun des grands hommes auxquels la destinée a confié la tâche de chanter l'âme polonaise n'a pu mieux que Chopin révéler cette arythmie. Eux étaient poètes : liés par conséquent au sens étroit des

mots, car si belle et si riche qu'elle soit, notre langue ne peut tout dire. Lui était musicien : et la musique, mieux encore sa musique, peut seule exprimer cette sorte de fatalité de nos sentiments. Musique mélancolique et orageuse, calme et forte, musique qui s'émancipe de toute discipline métrique ou rythmique et ne souffre pas de « métronome », elle seule laisse entrevoir et fait comprendre à quel point notre peuple, notre terre, à quel point la Pologne entière vit, sent, agit « *in tempo rubato* ».

Mais pourquoi l'âme du peuple parle-t-elle si fortement dans l'œuvre de Chopin ? Pourquoi l'appel de la race sort-il si clair et si pur de son cœur, telle la source qui jaillit des profondeurs de la terre ? Demandons-le à Celui qui tient en sa main la clef de tous les mystères... Il ne nous a pas encore tout dit, — il ne nous dira jamais tout...

Un simple homme du peuple, un Polonais à qui le grand art est peu familier n'écoute guère sans ennui ou sans quelque impatience les chefs-d'œuvre d'un Bach, d'un Mozart, d'un Beethoven. Toutes leurs complications sonores, si artistiques, si riches et si claires pour celui qui y est préparé, ne le sont nullement pour lui : sa pensée erre au long des fugues finement ouvrées, son attention s'égare et ne parvient point à se fixer sur les formes marmoréennes de la belle sonate germanique, il a froid dans les demeures merveilleuses de la symphonie classique et il y éprouve cette sorte de gêne qui nous étreint lorsque nous entrons dans une église étrangère ; — il ne peut vraiment ressentir les douleurs prométhéennes du plus grand des musiciens de la terre.

Mais que résonne telle mélodie de Chopin et l'attitude du Polonais change aussitôt. Il tend l'oreille, son attention s'éveille de nouveau, son œil brille, son sang circule plus vite et, si les larmes coulent silencieusement sur ses joues, son cœur est plein d'une douce joie. Mazoures aux rythmes de danse, nocturnes mélancoliques, études extraordinaires, sonates héroïques ou ballades sonnant en épopées, il comprend tout, il sent tout, — car tout est bien à lui, tout est polonais.

Il respire l'air natal, il contemple des paysages familiers : sous le bleu triste du ciel, dans la vaste plaine, des forêts, des champs, des sables et, tout au pied des collines, quelques gazons verdoyants d'où montent, le soir, les brouillards pleins de mystère. On entend le bruissement du ruisseau, et les feuilles du saule, une à une, tombent comme des pleurs. Le vent apporte l'âpre senteur des forêts séculaires, il agite les sommets des hauts peupliers, il fait ployer les épis mûrs... Tous les fantômes que créa l'imagination des aïeux animent ce paysage et les

anciens dieux s'éveillent en la nuit de printemps. Scherzo ! — jeux et plaisanteries de dieux et de déesses.

Dans les champs et dans les prés se passent des choses étranges. Les loups-garous sommeillent à l'ombre des buissons. Les méchants pygmées folâtrant. Les fées dansent en rondes endiablées ou bien entourent, pour écouter sa voix, la reine des déesses, la reine d'amour Dziedzilia. Et son chant sort de sa poitrine ouverte, où l'on voit son cœur gonflé d'amour, — le cœur de la Pologne. De temps à autre le vieux Perun¹ interrompt les chants et les rondes : les saintes forêts tremblent sur leur base, les syrènes épouvantées plongent au plus profond des eaux. Le ciel embrasé luit du feu des éclairs. Le vent fait rage et brise tout sur son passage,... et voici que, sous l'effort de la tempête, les murs jadis si fiers du temple des Dervides s'écroulent.

Notre Polonais écoute...

L'été est venu sur la terre de nos aïeux. Les blés mûrs sont noués en gerbes d'or, tandis que déjà les faux se reposent. Les perdrix gravement se promènent. L'air vibre encore du chant des faucheurs, et l'on entend au loin l'appel des bergers. L'auberge villageoise est pleine de rires, de danses, de chants... Sous les voûtes de l'église résonnent de pauvres orgues... Et près de là, dans les salles luxueuses du château aux fenêtres étincelantes de lumières, la foule brillante des nobles évolue aux sons de la musique. Celui que désignent son rang et son âge commence la polonaise : les épées sonnent, les riches étoffes de soie bruissent, — les couples s'avancent avec lenteur et fierté. Et ce sont, aux beaux yeux, aux frais minois, galants propos du vieux langage polonais, si souvent mêlé de latin, parfois même d'un peu de français.

Puis, quand la danse est terminée, un vieillard à longue barbe blanche dit d'une voix argentée, en s'accompagnant de la harpe, toutes nos vieilles légendes. Il évoque de lointains pays, le ciel d'Italie, les brillants tournois et la chanson des troubadours. Il chante l'Aigle-Blanc, les défaites et les victoires au cours des guerres mémorables, incertaines et point encore achevées.

Tous l'écoutent, tous le comprennent...

Et tandis qu'au jardin montent les soupirs des lys parmi la senteur des roses et des jasmins, la jeune châtelaine murmure, sous le nocturne des étoiles, des confidences amoureuses au jeune chevalier...

¹ Le dieu tonnant de la Lithuanie.

Mais l'été passe, les années passent ! Les célèbres défilés de chevaliers ne sont plus, les ailes des hussards sans peur sont tombées, les assauts des uhlans sont entrés dans le domaine de l'histoire nationale... Voici l'automne. Des Préludes en manière d'épilogue ! Est-ce l'automne de la vie ? Non point. C'est la vie de l'automne. La pendule antique dont la marche mesurait aux aïeux des temps meilleurs, bat maintenant une heure avancée de la nuit. Le vent siffle dans la cheminée ouverte. La pluie tombe goutte à goutte, les feuilles jaunies jonchent le sol et l'on entend les craquements lugubres des branches dénudées.

Les esprits et les revenants errent sur les vieux cimetières. Qui sont-ils ?... Certes aucun de ceux qui appartiennent à l'histoire, car l'histoire est une gardienne respectable mais difficile qui, si elle admet les bons et les mauvais, ne laisse pénétrer que les grands dans le royaume de l'immortalité.

Cette musique, au contraire, fait partie intégrante de l'éternité et tous y entrent : grands et petits, riches et pauvres, célèbres et anonymes, mais tous délivrés de leur enveloppe terrestre, tous embellis et ennoblis.

Car Chopin embellissait et idéalisait tout. Il a découvert dans les profondeurs de la terre polonaise des pierres de grand prix et il en a fait les bijoux les plus précieux de notre trésor.

C'est ainsi que le Polonais, en écoutant Chopin, écoute la grande voix de toute sa race. De la tendre Berceuse aux deux grandes sonates, si puissantes qu'elles semblent coulées d'un métal héroïque, c'est toute sa vie, toute la vie de son peuple qu'il entend passer...

Après le départ de Chopin, sa patrie a subi une oppression terrible... On nous défendait tout, le parler de nos pères, la foi de nos aïeux, le culte des souvenirs sacrés du passé, les costumes, les mœurs, les chants nationaux, Slovacki, Krasinski, Mickiewicz, le seul qui ne fût pas défendu, c'était Chopin. Et Chopin incarne tout ce qu'on nous interdisait... Il était le contrebandier qui, dans d'inoffensifs rouleaux de musique, faisait passer le patriotisme polonais interdit à ses frères dispersés aux frontières du pays. Il était le prêtre qui nous munissait du sacrement de la patrie dans notre dispersion.

Il est debout maintenant, inondé des rayons de la gloire terrestre, par la reconnaissance de sa nation, et le front ceint des fraîches couronnes que lui tressent le respect, l'admiration et l'amour. Mais il n'est pas seul... « *Genius Patriæ* », l'âme de la terre natale, l'âme de la nation ne l'abandonne pas, même après la mort...

L'homme, si grand soit-il, ne peut exister ni au-dessus, ni en dehors de son peuple. Il est de sa semence, il en est une parcelle, sa fleur, son épi, et plus il est grand, plus il est beau, plus il est fort, plus il est près du cœur du peuple... Chopin ignorait sans doute sa propre grandeur. Mais nous, nous savons qu'il est grand de notre grandeur, qu'il est fort de notre force, qu'il est beau de notre beauté. Il est à nous, nous sommes à lui, — car en lui se réfléchit toute notre âme collective...

I. PADEREWSKI.



La Vie Musicale publiera entre autres dans son prochain numéro :

RENÉ CHESEAUX, *Musiques sacrilèges.*




Le Bois sacré

Scènes pour chœur, soli et orchestre.

Poème de Max Widmann. — Musique de Hans Huber.

Première exécution, à Bâle,
le 3 décembre 1910.

EST au « Gesangverein » de Bâle et à son directeur, M. Hermann Suter que le maître bâlois Hans Huber a dédié sa dernière œuvre, — et c'est un spectacle réconfortant vraiment que celui d'un artiste non pas seulement devenu mais resté, jusque dans la force de l'âge, « prophète » en son pays. Le Dr Hans Huber qui, depuis tant d'années, est d'une manière ou d'une autre le *spiritus rector* de la musique à Bâle, n'a pu rester insensible ni aux ovations enthousiastes du public et des exécutants eux-mêmes qui remplissaient la « Salle de Musique » pour cette mémorable première, ni aux éloges qu'en une délicieuse réunion intime, amis et admirateurs lui décernèrent sans compter. Et c'est merveille de voir l'entrain juvénile, la ferveur artistique, la conscience musicale toujours en éveil de cet homme : ne nous confiait-il pas à l'issue même de cette brillante première qu'il allait se remettre au travail « pendant les vacances de Noël » et retoucher tous les passages qui, à l'exécution, lui avaient paru ne pas rendre parfaitement sa pensée ou offrir des difficultés telles que seul le *miracle* d'une exécution comme celle du « Gesangverein » avait pu rendre justice à l'œuvre. Ah ! le bel exemple pour tous nos jeunes énergumènes qui, prenant pour texte d'évangile chacune des notes tracées parfois d'aventure sur le canevas toujours plus serré de leurs partitions, crient au sacrilège dès qu'on leur laisse entrevoir la possibilité de la plus légère transformation...